



Sovietistan

Un voyage en Asie centrale

Erika Fatland



Sovietistan

Un voyage en Asie centrale

Erika Fatland

Traduit du norvégien par Alex Fouillet

Les cinq anciennes républiques soviétiques d'Asie centrale se trouvaient sur la route de la Soie, avant de subir le joug communiste, puis de renouer avec l'indépendance en 1991. Riches de cultures et traditions souvent nomades, leurs sociétés développent aujourd'hui une économie basée sur l'industrie du gaz et du pétrole, alors que la steppe flirte avec villes ultra-modernes et derniers despotes.

À la croisée du récit de voyage et du reportage littéraire, Erika Fatland livre le fruit de sa rencontre avec des hommes et des femmes du Turkménistan, du Kazakhstan, du Tadjikistan, du Kirghizistan et de l'Ouzbékistan.

*« Erika Fatland est avant tout guidée par la curiosité.
Combinée au goût de l'aventure, c'est une réussite. »*

Aftenposten

Erika Fatland est née en 1983 en Norvège. Après des études à Lyon, Helsinki, Copenhague et Oslo, elle devient anthropologue, puis écrivaine. Son sujet de thèse l'amène à Beslan dans le Nord-Caucase après l'attaque terroriste qui frappa une école en 2004. Elle n'a cessé depuis d'étudier les cultures d'Asie centrale et de partir à la découverte de ses populations.

Sovietistan

Un voyage en Asie centrale

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris.

Erika Fatland

Sovietistan

Un voyage en Asie centrale

traduit du norvégien par Alex Fouillet

récit

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© Patrick Escudero/Getty Images

Carte générale :
© Anne Bordenave

Cartes :
© Laila Mjøs, Blæst Design

Photographies :
© Erika Fatland

© Erika Fatland, 2014.

Published by agreement with Leonhardt & Høeier Literary Agency
A/S, Copenhagen.

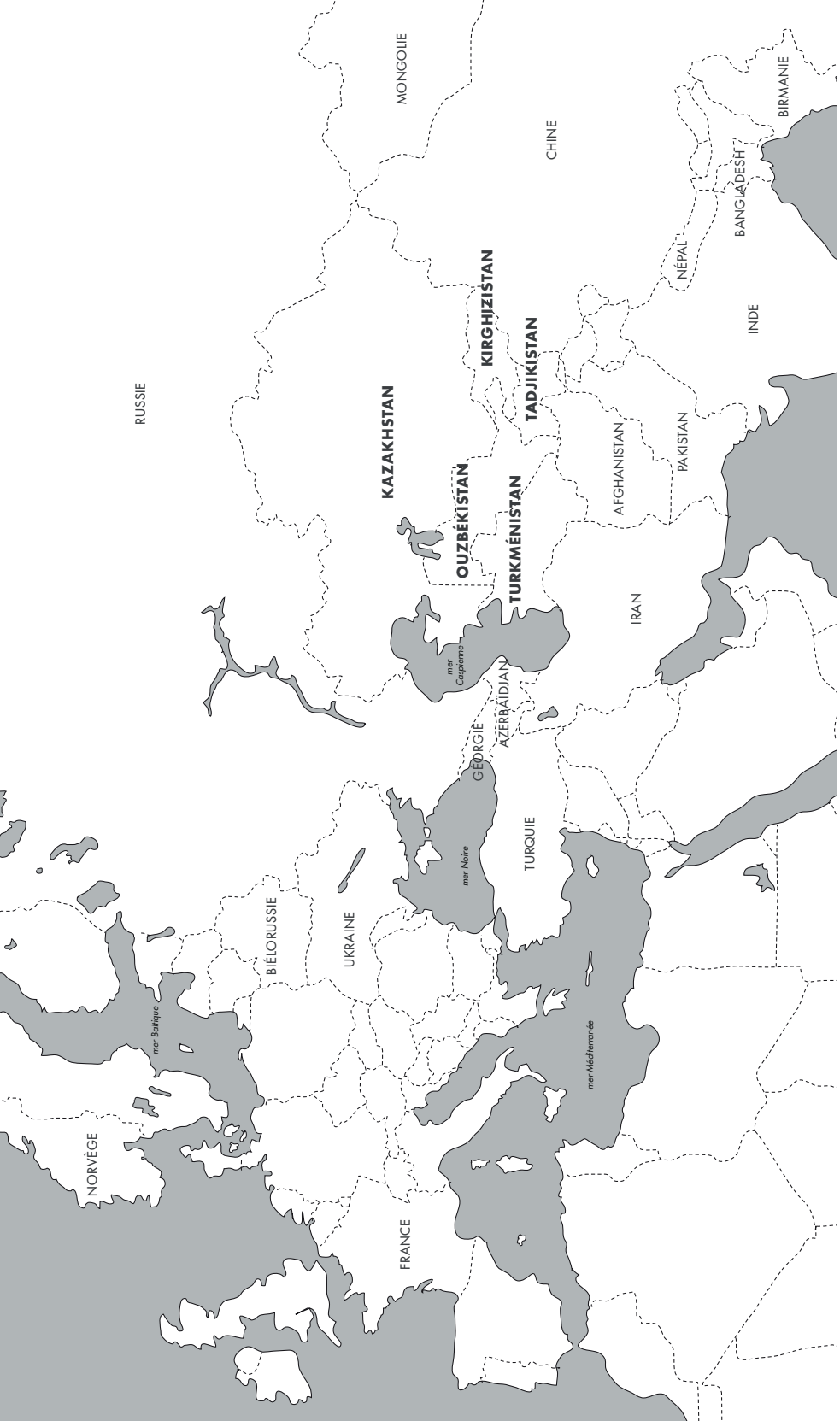
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-668-5

« ... the collapse of Russian rule in Central Asia has tossed the area back into a melting pot of History. Almost anything could happen there now, and only a brave or foolish man would predict its future . »*

Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu*, 1990

* « ... l'effondrement de la puissance russe en Asie centrale a renvoyé cette région dans un melting-pot de l'Histoire. Tout y est possible ou presque, aujourd'hui, et il faudrait être courageux ou fou pour oser prévoir son avenir. » (N.d.T.)



La porte de l'enfer

Je me suis égarée. Les flammes dans le cratère ont effacé le ciel étoilé, vidé de lumière toutes les ombres. Les langues de feu grondent ; il y en a des milliers. Certaines flammes sont aussi grandes que des chevaux, d'autres ont à peine la taille d'une goutte d'eau. Une agréable chaleur me caresse les joues ; l'odeur est douceâtre, écœurante. Quelques pierres se détachent du bord et dévalent sans bruit la pente vers les flammes. Je recule de quelques pas, vers un sol plus ferme. La nuit dans le désert est fraîche, sans la moindre odeur.

Ce cratère brûlant est né accidentellement en 1971. Des géologues russes pensaient que la région était riche en gaz naturel, et des forages d'essai furent entrepris. On trouva effectivement du gaz naturel, en quantité importante, et des projets furent élaborés en vue d'une exploitation à relativement grande échelle. Mais un jour, le sol s'ouvrit comme une large bouche souriante sous le puits de forage, sur plus de soixante mètres de long et vingt en profondeur. Des gaz malodorants affluaient du cratère. Tous les forages expérimentaux furent repoussés jusqu'à nouvel ordre, les scientifiques plièrent bagage et le camp fut démantelé. Pour atténuer un peu le préjudice causé aux populations locales, qui devaient se boucher le nez à plusieurs kilomètres à la ronde à cause de cette odeur pestilentielle de gaz, on décida d'enflammer le gaz. Les géologues pensaient que les flammes s'éteindraient d'elles-mêmes au bout de quelques jours.

Onze mille six cents jours, soit plus de trois décennies plus tard, le feu est toujours aussi vif dans le cratère. Les autochtones l'appelaient la porte de l'enfer. Ils sont d'ailleurs partis, les autochtones, tous sans la moindre exception. Le village de 350 habitants a été rayé de la carte sur décision

du premier président turkmène, qui voulait épargner aux touristes attirés par le cratère la vision des conditions de vie misérables des villageois.

Le premier président s'en est allé à son tour. Il est mort deux ans seulement après avoir décrété que le village devait disparaître. Son successeur, le dentiste, a décidé que le cratère devait être obturé, mais personne n'a encore levé ne serait-ce qu'une pelle pour reboucher la porte de l'enfer ; le méthane continue à affluer par un millier de petits trous depuis sa source souterraine apparemment intarissable.

Les ténèbres m'engloutissent. Je ne vois plus que la danse des flammes et la vague transparente de gaz au-dessus du cratère, comme un capuchon. J'ignore complètement où je suis. Petit à petit, je réussis à distinguer du gravier, une crête basse, des étoiles. Des traces de pneus ! Je les suis sur cent mètres, deux cents mètres, trois cents ; j'avance à tâtons, lentement, avec hésitation.

De loin, le cratère de gaz est presque beau : les mille flammes se fondent en un brasier orange tout en longueur. Je continue lentement ma progression, je suis les traces et soudain je tombe sur une autre, et encore une, elles s'entrecroisent, il y en a tant que je renonce à les différencier : certaines sont fraîches, profondes, humides ; d'autres sont sèches, estompées, érodées. Les étoiles, qui grouillent à présent sur la voûte céleste comme autant de vers luisants, ne m'aident pas beaucoup. Je ne suis pas Marco Polo, je suis une voyageuse du XXI^e siècle et mon seul outil est le GPS de mon téléphone mobile. Mon iPhone est déchargé, mon salut ne viendra pas de là. Et même avec un téléphone chargé et connecté au réseau mobile, j'aurais été aussi perdue. Il n'y a pas de noms de rues dans le désert, aucun point sur l'écran pour s'orienter.

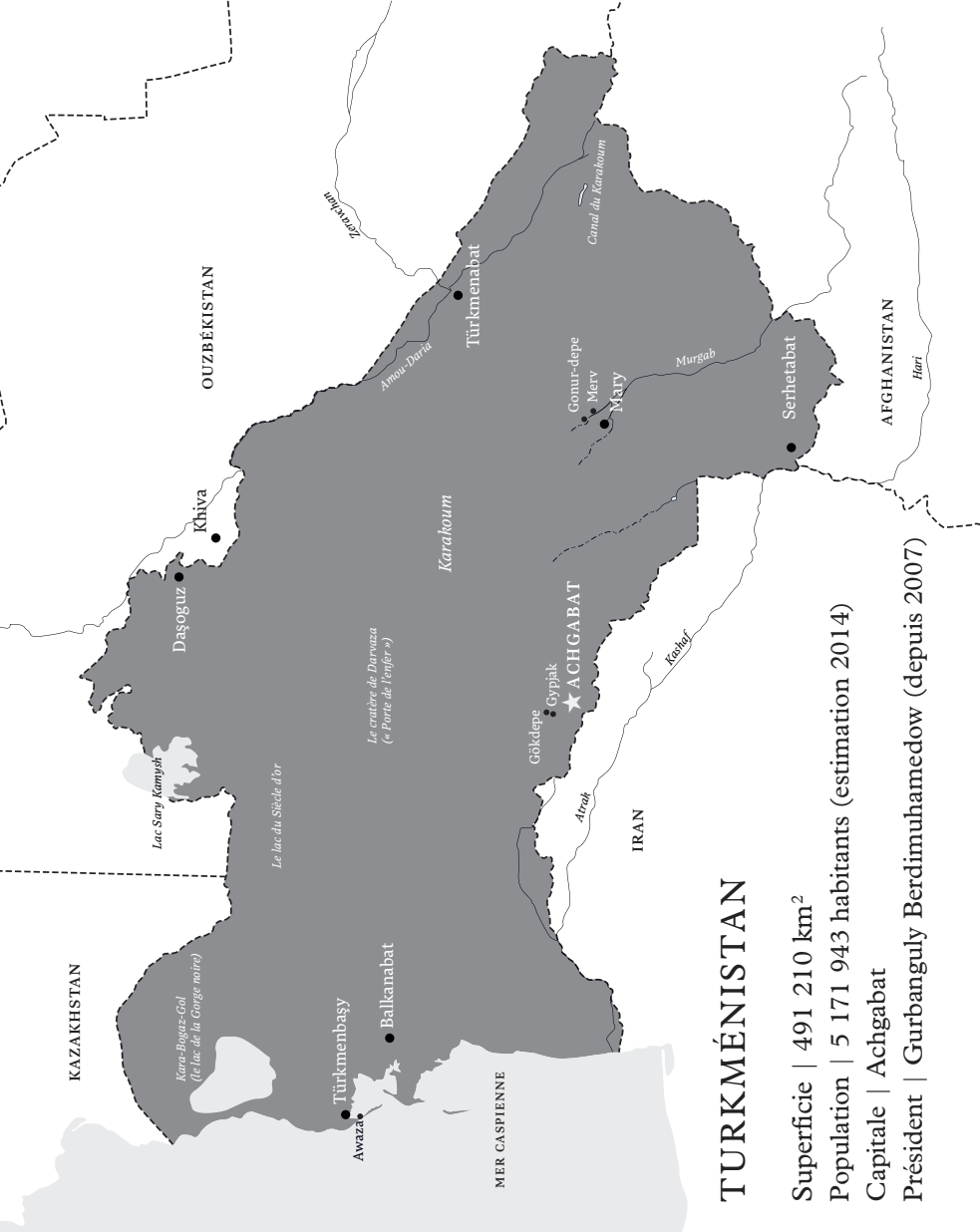
Deux phares fendent la nuit. La voiture arrive très vite vers moi, le son du moteur me paraît presque violent. Dans la pénombre à l'intérieur, je devine des casquettes, des

uniformes. M'a-t-on vue ? Dans un accès de paranoïa, je m'imagine poursuivie. Je me suis introduite dans ce pays, l'un des plus fermés au monde, au prix d'un mensonge. Bien que j'aie toujours soigneusement surveillé mes propos et que je n'aie jamais révélé à quiconque la raison de mon séjour, ils l'ont apparemment comprise depuis longtemps. Aucun étudiant n'effectue ce circuit touristique seul. Il suffirait d'une petite bourrade pour me faire disparaître à jamais, avalée et carbonisée dans l'antichambre de l'enfer.

Les phares m'aveuglent, puis s'éloignent aussi vite qu'ils sont arrivés.

Je finis par faire l'unique chose sensée. Je choisis la crête la plus élevée que je vois et je rampe vers son sommet, dans l'obscurité grise. D'ici, la porte de l'enfer ressemble à une bouche rougeoyante. Le désert s'étend comme un triste patchwork dans toutes les directions autour du cratère. Un court instant, j'ai l'impression d'être seule au monde. C'est une idée étrangement exaltante.

J'aperçois alors notre bûcher, notre petit feu de camp, et je me dirige vers lui sans plus dévier.



TURKMÉNISTAN

Superficie | 491 210 km²
Population | 5 171 943 habitants (estimation 2014)
Capitale | Achgabat
Président | Gurbanguly Berdimuhamedow (depuis 2007)

Les troglodytes

Sortie 504. Il devait y avoir une erreur. Toutes les autres sorties étaient numérotées en 200 : 206, 211, 242. Ce n'était pas le bon terminal ? Ou pire encore... pas le bon aéroport ?

L'Orient et l'Occident se rencontrent à l'aéroport Atatürk d'Istanbul. Les voyageurs forment un joyeux mélange de pèlerins en route pour La Mecque, de Suédois tout bronzés qui promènent leurs sacs « Tax Free » pleins à craquer d'Absolut Vodka, d'hommes d'affaires qui portent pratiquement tous le même costume, et de cheiks tout de blanc vêtus accompagnés de leurs épouses – en noir, elles – chargées de cabas ornés des noms des plus grands stylistes européens. Aucune compagnie aérienne au monde ne dessert autant de pays que la Turkish Airlines, et les passagers à destination de capitales mystérieuses au nom exotique doivent s'attendre à faire escale ici. La Turkish Airlines propose des vols pour Chişinău, Djibouti, Ouagadougou et Oussinsk. Et Achgabat, où je me rendais.

Au bout d'un long couloir, j'aperçus enfin le nombre promis. 504. Tandis que j'allais vers la sortie, qui semblait s'éloigner à mesure que j'approchais, la foule se désagrégea peu à peu. Je finis par me retrouver seule à l'extrémité du terminal, dans un recoin de l'aéroport Atatürk par où bien peu de gens sont passés. Le couloir donnait sur un large escalier. Arrivée en haut, je pénétrai dans un monde fait de fichus bigarrés, de casquettes en cuir d'agneau marron, de sandales et de caftans. Ici, c'était moi qui me distinguais avec mon coupe-vent et mes chaussures de sport.

Un type brun aux petits yeux vint rapidement vers moi. Il tenait un paquet de la taille d'un coussin de canapé, soigneusement emballé dans du gros scotch. Si je pouvais le porter pour lui ? Je fis mine de ne pas comprendre le

russe : *Sorry, sorry*, murmurai-je en me remettant en marche. Qu'est-ce que c'était que ce bonhomme, qui n'arrivait pas à porter lui-même ses bagages ? Quelques femmes entre deux âges, vêtues de longues robes de coton mauve et de grands fichus assortis, prirent la défense de mon interlocuteur : Était-ce tant demander ? Je ne pouvais vraiment pas l'aider ? Je secouai la tête. *No, no, sorry*, et je repartis en hâte. Pas question que j'aide un inconnu turkmène à convoier son paquet. Tous les voyants étaient au rouge.

J'eus le temps de parcourir cinq ou six mètres avant d'être interceptée de nouveau. Une jeune femme extrêmement mince d'une vingtaine d'années, vêtue d'une longue robe rouge, m'attrapa le bras. Aurais-je l'amabilité de l'aider à porter une partie de ses bagages ? Juste un peu ?

Niet ! assénai-je en me libérant.

Arrivée dans la salle d'attente à proprement parler, je compris : presque tous les passagers avaient trop de bagages à main, et d'implacables employés de la compagnie aérienne, équipés de pèse-personnes, leur barraient l'accès à la porte. Les voyageurs qui venaient de franchir l'obstacle arrachaient sans plus attendre les paquets qu'ils s'étaient scotchés au corps, sous leurs vêtements.

Il n'y avait apparemment aucune limite à ce que ces femmes étaient parvenues à dissimuler sous leurs longues robes. Elles se débarrassaient en ricanant de leurs fardeaux, sans trop se préoccuper du regard des hôtesse de l'air. Elles étaient passées.

Mais le mystère numéro 1 demeurait : pourquoi diable avaient-ils tous autant de bagages à main ? L'une des hôtesse derrière le guichet dut se rendre compte de mon ébahissement, car elle m'adressa un hochement de tête entendu et me fit signe d'approcher.

« Ce sont des femmes d'affaires, m'expliqua-t-elle. Elles vont à Istanbul au moins une fois par mois pour se fournir en marchandises qu'elles revendent plus cher sur le marché

d'Achgabat. Presque tout ce qui se vend au Turkménistan est produit en Turquie.

– Pourquoi ne se servent-elles pas de valises ? demandai-je. Elles ont peur que les bagages disparaissent en cours de route ? »

L'hôtesse rit.

« Elles ont des valises aussi, vous pouvez me croire ! »

L'embarquement fut laborieux. Les passagers qui avaient des bagages supplémentaires – donc la plupart – durent fermer au gros scotch leurs sacs en plastique bon marché et les faire passer comme des colis classiques. Dans l'appareil, c'était le désordre le plus complet. Les femmes s'installaient aux places qui leur plaisaient, en suscitant des protestations véhémentes de la part de leurs aînés barbus en caftan. Chaque fois qu'un passager se plaignait, vingt autres voyageurs, aussi bien des hommes que des femmes, s'immisçaient dans la conversation.

« Merci d'appeler le personnel de bord en cas de désaccord sur l'attribution des sièges », invita une hôtesse via son micro, mais il ne vint à l'idée de personne de faire appel à eux. Coincée comme je l'étais entre des caftans et des robes en coton, je n'eus d'autre possibilité que de suivre la progression saccadée des passagers entre les sièges. Une hôtesse se fraya un passage à travers la marée humaine, les yeux levés au ciel.

Mon siège, le 17F, était déjà occupé par une femme auto-ritaire, entre deux âges, vêtue d'une robe mauve.

« Il doit y avoir une erreur, vous êtes assise à ma place, l'informai-je en russe.

– Vous ne voulez sûrement pas séparer trois sœurs ? » répliqua l'intéressée avec un mouvement de tête en direction des deux matrones assises à côté d'elle. La ressemblance était frappante. Trois paires d'yeux m'observaient attentivement.

Je sortis ma carte d'embarquement, indiquai le numéro inscrit dessus, puis le fauteuil.

« C'est ma place, insistai-je.

– Vous ne voulez sûrement pas séparer trois sœurs ? répéta la meneuse.

– Où est-ce que je vais m'asseoir, alors ? Puisque je vous dis que vous êtes à ma place.

– Vous pouvez vous asseoir ici. » Elle tendit un index vers un siège inoccupé devant nous. J'ouvris la bouche pour protester de nouveau, mais elle posa sur moi un regard qui disait : *Vous ne voulez sûrement pas séparer trois sœurs ?*

« Ce n'est pas un siège côté fenêtre », grommelai-je avant de m'asseoir bien sagement à la place que la porte-parole m'avait attribuée. Non, je ne voulais pas séparer trois sœurs. Mais surtout, je ne voulais pas voyager quatre heures seule à côté de deux d'entre elles. Lorsque le passager à qui on avait donné le fauteuil que j'occupais arriva, je l'aiguillai vers les trois sœurs derrière moi. Le type abandonna immédiatement toute tentative de négociation et poursuivit son chemin vers la queue de l'appareil, à la recherche d'un siège encore libre. Au moment où l'avion se mit en mouvement sur le tarmac, il restait quatre voyageurs privés de place dans l'allée centrale, en quête d'un fauteuil inoccupé.

D'ordinaire, je m'endors dès que les roues ont quitté le sol, mais cette fois-là, je ne fermai pas l'œil. Mon voisin empestait la vieille cuite et émettait des claquements de lèvres sonores dans son sommeil. La grande femme près de la fenêtre s'énervait sur l'écran devant elle. Elle ne trouvait rien qui l'intéresse, mais n'en continuait pas moins à le manipuler sans ménagement.

Pour tuer le temps, je me mis à feuilleter le joli petit dictionnaire de turkmène que j'avais emporté. Pour les langues parlées dans les quatre autres pays que je devais visiter, on trouvait un beau choix de méthodes incluant livre de cours, cahier d'exercices et DVD, et dans un accès de témérité, j'avais acquis la gamme complète. Mais sur le turkmène, je n'avais déniché que cette modeste brochure à mi-chemin

entre dictionnaire et manuel de survie. Cette seconde partie contenait des formules fort utiles telles que *Vous êtes mariée ? Non, je suis veuve. Je ne comprends pas, veuillez parler plus lentement.* Petit à petit, l'auteur présentait à son lecteur des éventualités et des problèmes susceptibles d'apparaître quand on voyageait dans ce pays : *Combien l'avion a-t-il d'heures de retard ? Est-ce que l'ascenseur est en service ? Ralentissez, s'il vous plaît !* La section sur l'hébergement en hôtel était inquiétante : *Les toilettes sont bouchées. L'eau est coupée. Il n'y a plus d'électricité. Le gaz a été coupé. Impossible d'ouvrir / de fermer la fenêtre. La climatisation ne fonctionne pas.* L'auteur poursuivait l'exposé de ces problématiques générales mais sans gravité par un passage en revue des situations critiques envisageables, depuis *Au voleur, arrêtez-le !* et *Appelez une ambulance !* jusqu'à des formules plus polyvalentes telles que *Ce n'est pas moi !* et *Je ne savais pas que c'était mal !* Le tout dernier chapitre était court mais important, consacré aux *check points*. Je potassai *Ne tirez pas !* et *Où est la frontière internationale la plus proche ?* avant de reposer le livre.

La femme assise près de la fenêtre avait renoncé à trouver quoi que ce fût d'intéressant sur son écran, et elle ronflait à présent la bouche grande ouverte. Je contemplai un instant le ciel rougeoyant de fin de journée. Au cours des huit mois ou presque qui s'annonçaient, j'allais visiter cinq des pays les plus récents du globe : le Turkménistan, le Kazakhstan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et l'Ouzbékistan. À la dissolution de l'Union soviétique en 1991, ces pays devinrent pour la première fois dans l'Histoire des États indépendants. Depuis, nous n'avons pas beaucoup entendu parler d'eux. Bien qu'ils couvrent à eux cinq une surface de plus de 4 000 000 kilomètres carrés et comptent plus de soixante-cinq millions d'habitants, ils constituent une zone totalement inconnue pour la plupart d'entre nous.

Le plus gros effort isolé pour faire « connaître » cette région à l'Ouest est assez paradoxalement l'œuvre du comique

britannique Sacha Baron Cohen. Son film *Borat : Leçons culturelles sur l'Amérique au profit glorieuse nation Kazakhstan* a fait un triomphe dans les salles européennes et américaines. Cohen a choisi de laisser venir Borat du Kazakhstan justement parce que personne ou presque n'avait encore jamais entendu parler de ce pays. Il avait dès lors les cou-dees franches sur le plan artistique. Les séquences censées se dérouler dans la ville natale de Borat n'ont même pas été tournées au Kazakhstan mais en Roumanie. En Russie, *Borat* fut le premier film non pornographique à être interdit depuis la dissolution de l'ex-URSS. Les pouvoirs publics kazakhs menacèrent de poursuivre le producteur en justice, mais finirent par admettre que ces poursuites nuiraient encore plus à la réputation du pays. Qu'un film comique soit devenu notre référence numéro un sur cette région montre bien à quel point celle-ci est inconnue : le Kazakhstan est le neuvième plus grand pays au monde, mais pendant plusieurs années après la sortie de ce long-métrage, il fut désigné comme « le pays de Borat », même par les médias les plus sérieux.

Quand on parle des États postsoviétiques d'Asie centrale, on le fait ordinairement de façon collective en disant « le Turkestan », qui désignait la région au XIX^e siècle, ou tout simplement « les Stans » ou « le Trèsloinstan » pour pasticher Donald Duck. *Stan* vient du persan et a le sens d'« endroit » ou de « pays ». Le Turkménistan est donc « le pays des Turkmènes », alors que le Turkestan peut se traduire par « le pays des peuplades turques ». En dépit d'un suffixe identique, les cinq « Stans » présentent des différences assez surprenantes : le Turkménistan est désertique à plus de 80 %, tandis que les paysages du Tadjikistan sont montagneux à plus de 90 %. Le Kazakhstan est devenu si riche grâce à son pétrole, son gaz et ses ressources minières qu'il a récemment posé sa candidature à l'organisation de jeux Olympiques d'hiver. Le Turkménistan aussi regorge de

pétrole et de gaz, alors que le Tadjikistan est d'une pauvreté extrême. Dans beaucoup d'agglomérations du pays, en hiver, les gens ne profitent de l'électricité que quelques heures chaque jour. Les régimes turkmène et ouzbek sont si autoritaires et corrompus qu'on peut les comparer à la dictature nord-coréenne : il n'y a aucune presse libre, le président est tout-puissant. Au Kirghizistan, en revanche, le peuple a déjà renversé deux fois le président en place.

Bien que ces cinq pays soient très différents par de nombreux aspects, ils partagent un sort commun et ont la même origine : pendant près de soixante-dix ans, entre 1922 et 1991, ils ont fait partie de l'Union soviétique, une gigantesque tentative de société sans équivalent dans l'Histoire mondiale. Les bolcheviques avaient aboli la propriété privée et d'autres droits individuels. L'objectif était une société communiste exempte de classes, et ils ne reculèrent devant rien pour y parvenir. Toutes les parties de la société, sans la moindre exception, connurent des bouleversements. L'économie était organisée en ambitieux plans quinquennaux, l'agriculture était collectivisée et l'industrie lourde entièrement reconstruite. La société soviétique était un système centralisateur à l'extrême. L'individu disparaissait derrière l'intérêt de la communauté dans son ensemble : des peuplades entières furent déplacées de force, un million de personnes furent qualifiées d'« ennemis du peuple » pour des motifs religieux, intellectuels ou économiques. Elles furent exécutées ou envoyées dans des camps de travail en périphérie du pays, où les chances de survie étaient minces.

Les souffrances étaient nombreuses, et sur le plan écologique, l'expérimentation soviétique fut une catastrophe. Pourtant, tout n'allait pas si mal en Union soviétique. Les bolcheviques misèrent beaucoup sur l'éducation et ils réussirent presque à éradiquer l'analphabétisme dans des régions où ce fléau sévissait largement, notamment en Asie centrale. Ils consacrèrent de gros moyens à la construction de routes

et d'infrastructures et veillèrent à ce que tous les citoyens aient accès aux services de santé, aux ballets et à l'opéra, ainsi qu'à d'autres biens sociaux et culturels. Partout, depuis la Carélie à l'ouest jusqu'aux steppes de Mongolie à l'est, vous pouviez vous faire comprendre en russe, et où que vous alliez, la bannière rouge du communisme flottait sur les mâts à drapeaux. Depuis les ports sur la Baltique jusqu'aux côtes du Pacifique, la société était organisée sur le même modèle idéologique, dans lequel la classe dominante, les Russes, occupait les postes de chefs et de bureaucrates. À son apogée, l'Union soviétique couvrait un sixième de la surface des terres émergées de la planète et plus de cent groupes ethniques résidaient à l'intérieur de ses frontières.

J'étais enfant pendant les derniers jours de l'Union soviétique. Quand j'étais en cours préparatoire, la gigantesque union commença à céder aux jointures et ne tarda pas à se disloquer pour de bon. À l'automne 1991, la carte du monde se transforma : les quinze républiques qui avaient constitué l'Union soviétique, aussi connue sous le nom d'Union des républiques socialistes soviétiques ou URSS, sortirent de l'union et se retrouvèrent indépendantes pour ainsi dire du jour au lendemain. En l'espace de quelques mois, l'Europe de l'Est avait vu l'apparition ou la réapparition de six nouveaux pays : l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Biélorussie, l'Ukraine et la Moldavie. L'Asie centrale voyait apparaître comme on l'a dit cinq nouveaux pays : le Kazakhstan, le Kirghizistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Turkménistan. Dans le Caucase, trois nouvelles nations voyaient le jour : la Géorgie, l'Azerbaïdjan et l'Arménie*.

* La Tchétchénie et les autres républiques du Nord-Caucase sont quant à elles restées des entités russes. Pendant la période soviétique, ces régions n'avaient pas le statut de républiques à part entière, seulement celui de républiques socialistes *autonomes* assujetties à la république soviétique fédérative russe. On dénombrait en tout quarante-quatre républiques soviétiques de ce genre, et aucune d'entre elles n'obtint son indépendance en 1991. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'auteur.)

Le 26 décembre 1991, l'Union soviétique fut officiellement dissoute.

Pourtant, les anciennes cartes demeurèrent. De temps à autre, le professeur en déroulait une et désignait les nouveaux États, qu'aucune frontière ne délimitait. Année après année, nous conservions la trace de la frontière fictive de cette gigantesque superpuissance qui n'existait plus, et celles, invisibles mais très réelles, de ces nouveaux pays. Je me rappelle avoir été fascinée par la taille comme par la proximité géographique. L'Union soviétique, un nom déjà suranné, à l'instar de « la Yougoslavie » et de « la Seconde Guerre mondiale », avait été notre plus proche voisine.

Lors de ma première rencontre avec l'ex-URSS, je faisais partie d'un gros groupe de retraités finlandais. J'étais en dernière année de lycée à Helsinki et j'avais obtenu un billet bon marché pour un aller-retour en car à Saint-Petersbourg. Le passage de la frontière laissait présager de la gravité de la situation : pas moins de cinq fois, des soldats en armes montèrent à bord pour contrôler tous les passeports et tous les visas. Au moment de nous arrêter à Viipuri pour le déjeuner, plusieurs retraités finlandais éclatèrent en sanglots.

« C'était une si jolie ville », fit remarquer une femme.

Pendant l'entre-deux-guerres, Viipuri avait été la seconde ville de Finlande, mais après la Seconde Guerre mondiale, les Finlandais avaient dû céder cette partie de la Carélie à l'Union soviétique. La décrépitude était manifeste où qu'on se tourne. Les façades des bâtiments s'écaillaient sérieusement, les trottoirs étaient pleins de trous, les gens avaient l'air aigris et maussades dans leurs vêtements sombres et tristes.

À Saint-Petersbourg, on nous logea dans un cube en béton. Avec ses rues larges, ses tramways fatigués, ses maisons classiques aux teintes pastel et ses vendeurs de billets peu amènes, la ville était à la fois très émouvante et hostile ; hideuse et belle, repoussante et attirante. Je me dis que je n'y

reviendrais jamais, mais à peine rentrée à Helsinki, j'achetai mes premiers manuels de russe. Les années qui suivirent, je potassai des expressions et des déclinaisons, me battis avec les aspects perfectif et imperfectif et m'entraînai devant mon miroir à distinguer les consonnes molles des consonnes dures. Il y eut d'autres excursions, à Saint-Pétersbourg comme à Moscou, mais aussi dans des régions plus reculées de l'ex-URSS telles que le Nord-Caucase, l'Ukraine et la Moldavie, et les républiques dissidentes d'Abkhazie et de Transnistrie. Et partout, depuis la montagneuse Ossétie jusqu'aux palmiers de la péninsule de Crimée, depuis la somnolente Chişinău jusqu'aux bouchons moscovites, les traces laissées par l'Union soviétique étaient bien visibles. Elle avait marqué les bâtiments et les individus, en rendant semblables des endroits parfois séparés par des centaines et des centaines de kilomètres.

Même si l'avis sur Poutine et la Russie actuelle allait de la profonde admiration à l'impuissance et au dégoût, je rencontrai en tout lieu une même nostalgie vis-à-vis de l'époque soviétique. Presque tous ceux qui étaient en âge de se rappeler l'Union soviétique l'éprouvaient. Je commençai par m'en étonner, car en classe on ne nous avait parlé que des camps de travail et des déportations, de la surveillance permanente, de ce système économique à jamais inopérant et des catastrophes environnementales. Personne n'avait mentionné devant nous les tarifs aériens si bas qu'ils frisaient la gratuité, les cures subventionnées sur la côte pour ouvriers fatigués, l'accès gratuit à l'éducation pour tous dès l'école maternelle, sans oublier toutes les bonnes nouvelles. Jusqu'à l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir, les journaux, aussi bien papier que télévisés, étaient bourrés d'informations réjouissantes. À en croire les médias d'État, tout baignait dans l'huile en Union soviétique, la criminalité n'existait pas, il n'y avait jamais aucun accident, et les succès atteignaient de nouveaux sommets à chaque année qui s'écoulait.

Plus je voyageais en Russie et en ex-URSS, plus ma curiosité enflait à l'égard des régions les plus reculées de l'empire. Bon nombre des peuplades colonisées par la Russie au XIX^e siècle et assujetties ensuite à l'Union soviétique étaient très différentes des Russes, aussi bien en matière d'apparence et de langue qu'en termes de modes de vie, de culture et de religion.

C'était tout particulièrement valable pour les peuples d'Asie centrale. Dans les zones septentrionales, les Kazakhstan, Kirghizistan et Turkménistan actuels, la majeure partie de la population était nomade quand les Russes arrivèrent. Il n'y avait pas d'État en bonne et due forme – la société était organisée de façon assez imprécise en fonction de l'appartenance à tel ou tel clan. Les peuplades du sud, dans ce qui est maintenant l'Ouzbékistan et le Tadjikistan, étaient sédentaires mais vivaient depuis plusieurs siècles dans un isolement tel que la société stagnait dans de nombreux domaines. Les khanats féodaux de Khiva et Kokand, ainsi que l'émirat de Boukhara, qui font aujourd'hui tous partie de l'Ouzbékistan, avaient donc été une proie facile pour les soldats russes. Les nomades comme les peuples d'Asie centrale étaient essentiellement musulmans. Dans les rues de Samarcande et de Boukhara, les femmes portaient le voile traditionnel, la polygamie était courante, tout comme chez les nomades. Au XI^e siècle, des villes comme Boukhara et Samarcande avaient été d'importants centres culturels et scientifiques, mais lorsque les Russes arrivèrent, cet âge d'or intellectuel remontait déjà loin dans le temps ; il y a cent ans, très peu de gens en Asie centrale savaient lire, et le peu d'écoles existantes proposaient majoritairement un enseignement religieux.

Au fil du temps, de nombreuses peuplades ont conquis l'Asie centrale : Perses, Grecs, Mongols, Arabes et Turcs*.

* Les définitions de l'Asie centrale sont variables : on intègre souvent l'Afghanistan, parfois aussi des régions de Russie ou de Chine. Dans le *Grand dictionnaire encyclopédique norvégien*, l'Asie centrale est définie comme « le plateau fermé

Les invasions répétées sont le prix que les peuples locaux ont dû payer pour leur position entre l'Est et l'Ouest. C'est à cette situation géographique que l'on doit l'essor de tant de villes d'Asie centrale à la période du commerce de la soie entre l'Asie et l'Europe, il y a plus de mille ans.

À ce jour, pourtant, aucun pouvoir étranger n'a eu une emprise aussi profonde et systématique sur le quotidien des peuplades d'Asie centrale que les pouvoirs publics soviétiques. À l'époque des tsars, les Russes cherchaient surtout le profit économique, et ils développèrent la culture du coton et le contrôle des marchés de la région sans trop s'occuper de la façon dont les gens vivaient. L'émir de Boukhara put même conserver son trône, tant qu'il se conformait aux directives des Russes. Le pouvoir soviétique, en revanche, avait des projets très différents et plus ambitieux : ils devaient concrétiser une utopie. En quelques années, les peuples d'Asie centrale furent contraints de passer d'un schéma social traditionnel et familial à un socialisme pur et dur. Il fallait tout changer, depuis l'alphabet jusqu'à la place de la femme dans la société, par la force si nécessaire. Et pendant que ces modifications de fond s'opéraient, l'Asie centrale disparut purement et simplement des cartes. Pendant la période soviétique, de grandes parties de la région étaient interdites aux étrangers.

Quelles traces les années sous le joug soviétique ont-elles laissées dans ces pays, sur les individus qui les peuplent, dans les villes et dans la nature ? Qu'est-ce qui a survécu de la culture originelle, d'avant l'Union soviétique ? Et surtout : quel sort ont connu le Turkménistan, le Kazakhstan,

d'Asie intérieure, borné par l'Altaï, les monts Saïan et Jablonov au nord, la Transhimalaya au sud et le Karakoram, le Pamir et le Tian Shan à l'est ». Les pays dont parle ce livre (Turkménistan, Kazakhstan, Tadjikistan, Kirghizistan et Ouzbékistan) sont pourtant toujours inclus dans la définition moderne de l'Asie centrale. En l'absence de précision supplémentaire, ce sont à ces pays que je fais référence quand j'écris « Asie centrale » ou « d'Asie centrale ».

le Tadjikistan, le Kirghizistan et l'Ouzbékistan dans les années qui ont suivi la chute de l'Union soviétique ?

C'est avec ces questions inscrites sur mon bloc-notes que je m'étais installée dans l'avion à destination d'Achgabat. J'avais choisi de commencer mon périple par le Turkménistan puisque c'était la partie la moins sûre. Il n'y a que quelques milliers de touristes qui se rendent chaque année dans ce pays, et les conditions pour décrocher un visa sont strictes. Les journalistes étrangers ne peuvent presque jamais passer la frontière et le peu qui obtiennent la permission sont surveillés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sur le formulaire de demande de visa, j'avais indiqué que j'étais étudiante, ce qui n'était en fin de compte pas un mensonge puisque je suis toujours inscrite à l'université d'Oslo. Après des mois d'échanges avec l'agence de voyages, on me confirma deux semaines avant le départ que les formalités étaient en ordre. Je pouvais enfin commander les billets et préparer mon voyage.

Toutes les deux heures pendant le trajet aérien nocturne, nous pûmes avancer nos montres d'une heure. Le soleil rougeoyait à l'est quand la carlingue ralentit et amorça sa descente.

À l'instant où les roues touchèrent le tarmac, tous les passagers détachèrent simultanément leur ceinture de sécurité. Le personnel de bord avait jeté l'éponge depuis longtemps, et personne n'eut la force de râler sur les hommes en caftan qui parcouraient d'un pas mal assuré l'allée centrale, à la recherche de leurs bagages de cabine. À travers le hublot en plastique, je distinguai le nouveau terminal en marbre blanc qui scintillait sous le soleil levant.

Je ne m'étais jamais sentie aussi loin de chez moi.

La ville de marbre

Tout ce marbre m'aveuglait. Les bâtiments se dressaient telle une forêt couverte de neige, imposants et majestueux, mais sans la moindre personnalité. C'était la même chose où que je me tourne : du marbre blanc étincelant. Je mitraillais comme un Japonais sous amphétamines, à travers la vitre de la voiture et sans m'arrêter. La plupart des clichés ne furent pas exploitables.

La chaussée entre les immeubles était digne d'un pays producteur de pétrole : huit voies larges et éclairées par d'élégants réverbères blancs. Les voitures, qui certes se comptaient sur les doigts d'une main, étaient toutes d'une propreté irréprochable. Des Mercedes, en grande majorité. On n'apercevait aucun piéton sur les vastes trottoirs, seulement quelques policiers équipés de bâtons lumineux rouges dont ils se servaient pour intercepter un véhicule de temps en temps, sans doute pour tromper leur ennui.

Tout dans cette ville paraissait futuriste, y compris les arrêts de bus, climatisés. Mais il manquait les habitants du futur. Le contraste avec le désordre dans l'avion était frappant : les coûteux immeubles en marbre n'étaient que des coquilles vides, les rues étaient désertes. On ne voyait du monde que sur le bas-côté. Une armée de femmes pliées en deux, vêtues de gilets orange et le visage voilé pour se protéger du soleil, travaillaient d'arrache-pied pour que la ville reste impeccable. Elles faisaient penser à des guérilléros occupés à tailler, ratisser, balayer et creuser.

« Achgabat est devenu une très jolie ville, *grâce-à-notre-président* », fit remarquer mon chauffeur, Aslan, un jeune père de famille blafard d'une trentaine d'années. Les quatre derniers mots sortirent très vite, comme une mention automatique, de la même façon qu'un musulman ajoute « *la-paix-soit-sur-lui* » chaque fois qu'il évoque le prophète,

ou à l'instar de nos formules de politesse débitées telles que « *merci-de-même* » ou « *il-n'y-a-pas-de-mal* ». J'allais découvrir petit à petit que ces tournures présidentielles comptaient de nombreuses variantes, toutes prononcées avec la même gravité évidente.

Achgabat a été construite pour couper le souffle à tous ses visiteurs. « Regardez ce dont nous avons été capables ! » crient les bâtiments de marbre. « Mais regardez-nous, enfin ! » Si la presse mondiale ne suit pas toujours de très près les faits et gestes d'un petit pays désertique d'Asie centrale, le *Livre Guinness des records* s'intéresse en revanche beaucoup à cet État excentrique. L'année dernière, les habitants de la capitale purent fêter un record supplémentaire : Achgabat est à présent la ville qui compte le plus de façades en marbre au kilomètre carré. On raconte que les carrières de Carrare sont en voie d'épuisement à cause de l'appétit insatiable des Turkmènes pour cette substance blanche. Les habitants d'Achgabat pouvaient déjà s'enorgueillir de vivre dans la ville disposant de la plus grande fontaine au monde, et ce bien que le Turkménistan soit désertique à plus de 80 %. À l'écart des routes à huit voies d'Achgabat, des dunes stériles s'étendent tous azimuts tandis que, derrière les murs de marbre blanc, l'eau coule donc à flots. Où que l'on aille, l'eau courante glougloute et ruisselle. La ville abrite en outre la grande roue la plus imposante du monde sous abri, une fabuleuse structure de verre haute de 46,70 mètres dont les nacelles fermées tournent lentement, sans discontinuer. Le centre de télévision d'Achgabat, qui a la forme d'une étoile dont le sommet culmine à 211 mètres au-dessus du sol, constitue la plus énorme représentation architecturale d'une étoile au monde. Le plus long mât à drapeau s'est un temps trouvé à Achgabat, mais ce record a été battu depuis longtemps par d'autres ex-républiques soviétiques.

Seuls les projets les plus prestigieux bénéficient d'un enrobage de marbre italien. Les luxueux immeubles d'habitation

sont donc habillés d'un type de marbre plus ordinaire mais qui n'en reste pas moins du marbre. Pour les différents ministères, en revanche, ainsi que pour les plus belles mosquées et les palais présidentiels, seul le marbre le plus onéreux et le plus élégant convient. Tous ces bâtiments publics ont été dessinés et construits par des sociétés étrangères, principalement françaises et turques. Les ingénieurs se sont efforcés de donner à chacun des différents ministères une apparence particulière : le ministère de l'Intérieur est coiffé d'un globe bleu, tandis que celui de l'Éducation nationale a la forme d'un livre légèrement ouvert. La faculté dentaire ressemble à une dent, sans doute sur l'initiative du nouveau président, qui est dentiste de formation. Le ministère de la Presse aussi a la forme d'un livre, grand ouvert cette fois. Tout en haut de la page de droite, un profil doré du premier président évoque une initiale enluminée.

Les deux présidents sont omniprésents au Turkménistan. Il y a encore dans toutes les villes turkmènes des statues en or de Türkmenbaşy, le président du pays au lendemain de la chute de l'Union soviétique et jusqu'à son décès en 2006. La capitale en est pleine et elles se ressemblent toutes à s'y méprendre : un bureaucrate guindé en costume cravate, aux traits solides et visionnaires. Son successeur Gurbanguly Berdimuhamedow, plus connu sous la dénomination de Nouveau président, a choisi une expression plus moderne : le portrait. Son visage énorme et paternel est suspendu partout dans la capitale. Sur tous les clichés, il affiche un très large sourire, mystérieux comme celui de la Joconde. Ce portrait m'a accueilli dès mon arrivée au contrôle des visas à l'aéroport, je l'ai retrouvé peu de temps après aux portes de la ville puis à la réception de l'hôtel, où un mur complet lui est consacré. Au Turkménistan, on n'est jamais seul même si les rues sont complètement désertes. Les présidents vous voient.

Penchée par la fenêtre, je mitraillai jusqu'à ce que mon index me fasse mal, puis s'engourdisse. Je capturai un

de mi-globe, des coupoles dorées, des axes à huit voies sur lesquelles personne ne circulait. Aslan accepta de ralentir mais ne s'arrêta jamais complètement. S'il y avait trop de policiers dans la rue, il me demandait de poser mon appareil. Pour d'obscures raisons de sécurité, il était strictement interdit de photographier de prétendus édifices stratégiques tels que les palais présidentiels ou les imposants bâtiments du gouvernement. Il était aussi interdit de photographier les bâtiments administratifs, qui étaient très nombreux. En revanche, je pouvais prendre autant de photos que je voulais des monuments commémoratifs en tout genre. Chaque événement de la nation indépendante était représenté par des statues et des fontaines grandioses : cinquième anniversaire de l'indépendance, commémorations du dixième anniversaire, jubilé du quinzième anniversaire et célébrations des vingt ans de l'indépendance, avaient laissé autant de traces dans le tableau urbain. Le monument de l'indépendance symbolisait la rupture de 1991, tandis que le monument de la constitution célébrait le jeune État turkmène. La nation devait avoir un gros retard à rattraper... et beaucoup d'espace urbain à combler. Les pouvoirs publics soviétiques de Moscou n'ont jamais considéré Achgabat comme une mission prioritaire. Les Russes y ont fondé une garnison dès 1881, et petit à petit une ville moderne s'est développée dans le désert. En 1948, la ville entière a été complètement détruite en l'espace de quelques secondes pendant un violent tremblement de terre. Cent mille personnes ont perdu la vie. Les pouvoirs publics soviétiques l'ont reconstruite, mais sans enthousiasme particulier. Ils laissèrent construire les habituels immeubles en béton gris, firent venir des éléments de l'inévitable parc d'attractions comprenant autotamponneuses et grande roue, aménagèrent quelques parcs et rouvrirent le musée national avec sa collection ordinaire d'animaux empaillés et de débris de poteries. Aujourd'hui, l'urbaniste soviétique ne reconnaîtrait pas sa propre ville.

« Voici le village olympique », m'expliqua Aslan tandis que nous passions devant une nième rangée de mastodontes en marbre. Les murs blancs étaient tapissés d'affiches gigantesques représentant des patineurs de vitesse et des cérémonies de remise de médailles. « Le stade nautique est déjà prêt, *grâce-à-la-prévoyance-de-notre-président*. La patinoire artificielle est aussi terminée, tout comme les appartements qu'occuperont les athlètes.

– Je ne savais pas que le Turkménistan organisait les jeux Olympiques », répondis-je.

Aslan me jeta un coup d'œil blessé.

« Nous allons accueillir les jeux Olympiques asiatiques en salle de 2017 », m'informa-t-il.

Je n'étais pas au courant que l'Asie organisait ses propres JO, mais je n'en dis rien. Ce n'était pas encore l'heure de déjeuner, mais j'avais déjà la tête qui tournait. Le voyant de la batterie clignotait en rouge sur l'écran de mon appareil. D'habitude, j'élabore mes itinéraires seule, mais ici je dépendais totalement du planning organisé par l'agence de voyages. Hormis ceux qui ne font que passer brièvement dans le pays avec un visa de courte durée, tous les touristes à destination du Turkménistan doivent soumettre leur itinéraire à une agence de voyages agréée par l'État. Cette agence est responsable des étrangers vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant leur séjour dans le pays, et elle les laisse rarement seuls. Certes, depuis la mort du Premier président, les règles ont été assouplies ; entre autres, les touristes ont désormais le droit de se promener seuls dans les rues d'Achgabat. Ici, la présence policière est si intense que, de toute façon, ils sont sous surveillance constante. Sinon, il faudrait qu'au moins un représentant de l'agence de voyages m'accompagne partout et tout le temps, hormis la nuit, pendant les trois semaines à venir. Trois semaines, c'est le maximum. Aucun touriste ne peut rester plus longtemps dans le pays.

Aslan vira sur une énorme place déserte. Un palais trônait à son extrémité. L'entrée somptueuse reposait sur des colonnes grecques, un bulbe bleu se dressait vers le ciel. Deux Pégases en or saluaient les visiteurs depuis le sommet des colonnes.

« C'est la résidence présidentielle ? demandai-je, impressionnée.

– Non, vous êtes folle ? *Notre-bon-président* habite hors de la ville, dans une zone interdite. Ceci, c'est le Musée d'Histoire, que le Premier président a ouvert en 1998. »

Aslan s'occupa de mon billet et m'invita à franchir les portes battantes. Un gardien alluma au moment où j'entrai dans le hall. L'intérieur, brun et d'allure toute soviétique, contrastait nettement avec le style baroque de l'extérieur. Des femmes en longues robes conversaient à voix basse le long des murs. Ma guide, Aïna, avait vingt et quelques années. Elle portait l'uniforme des étudiants : une robe longue rouge brodée sur la poitrine et un chapeau plat noir. Ses cheveux longs étaient noués en deux longues tresses comme le veut l'usage chez les jeunes Turkmènes. Elle m'adressa un salut rigide et m'ordonna de prendre l'ascenseur.

« Beaucoup de gens viennent voir le musée ? demandai-je, surtout pour parler.

– Oui, répondit Aïna sans la moindre trace d'ironie.

– Mais pas aujourd'hui ?

– Non », répondit-elle avec autant de sérieux.

Aïna était une machine. Équipée de sa baguette, elle me guida efficacement à travers les cinq mille ans de l'histoire du Turkménistan. D'une voix monotone, elle récita à toute vitesse des dates et des noms à la consonance peu familière. À plusieurs reprises, je dus lui demander de répéter quand telle ou telle ville avait été fondée ou quand tel ou tel empire avait existé. Aïna commença toutes ses réponses par un « *Comme je vous le disais...* » agacé.

Tandis qu'Aïna me faisait visiter les collections de vestiges de poteries, de bijoux en or et de cornes à boire décorées, je me rendis compte du peu de connaissances que j'avais sur cette partie du monde. Des cultures et des villes florissaient ici bien avant que les Romains soient devenus des Romains. De grandes dynasties telles que les Mèdes, les Achéménides, les Parthes, les Sassanides, les Seldjoukides, de puissants royaumes comme la Margiane et le Khwarezm... Puisque le pays est à ce point exposé, sans autre protection que ce désert inhospitalier, ce ne sont pas les prises de possession et les invasions qui ont manqué au fil des siècles, ce qui complique encore le tableau.

« Mais ils n'étaient pas bouddhistes, à l'Est ? » m'étonnai-je quand Aïna se mit à me parler de céramique musulmane dans le Turkménistan oriental.

« *Comme je vous le disais, c'était avant l'invasion musulmane au VIII^e siècle.* »

À en croire le programme, je pouvais disposer de mon après-midi. Je profitai de cette interruption pour me promener dans de larges rues désertes, en sandales. On était au début du mois d'avril, il faisait doux comme par une journée d'été en Norvège. Les étés turkmènes, en revanche, sont tout sauf doux : la température frise tout bonnement les cinquante degrés. Pas étonnant qu'ils aient investi dans des abribus climatisés.

Des policiers me suivaient d'un regard sévère. De temps à autre, un groupe d'étudiants passait en hâte ; des filles en robe rouge, des garçons en costume et chemise, et je me retrouvais de nouveau seule. Depuis les murs des maisons, le Nouveau président me contemplait de son regard doux et impénétrable. Un instant, je me sentis ramenée cinquante ou soixante ans dans le passé, à la période la plus puissante de l'Union soviétique. À l'époque, c'était Staline qui gardait les citoyens à l'œil dans les rues. Les artistes d'alors avaient

un réel talent pour souligner ce que le dictateur avait de foncièrement bon : malgré la nature stricte de Staline, sa personnalité paranoïaque et son pouvoir illimité, ils réussissaient toujours à le rendre gentil et sensible en apparence, presque paternel. Le photographe responsable des portraits du Nouveau président avait de toute évidence hérité en partie de ce talent. L'homme sur les énormes photos encadrées avait de bonnes joues rondes, mais sans paraître gras ou bouffi. Au contraire, il dégagait une belle impression de santé, en contemplant les rues de son regard bienveillant, toujours avec ce sourire mystérieux.

Les façades luxueuses des centres commerciaux, recouvertes d'or, de marbre et de tubes fluorescents, n'auraient pas déparé dans les élégantes rues commerçantes de Dubaï, mais l'enveloppe était trompeuse. L'intérieur faisait penser à celui de n'importe quel bazar mal achalandé, fait de halls assez sombres où s'alignaient des rayonnages de vêtements de piètre qualité fabriqués en Turquie et de cosmétiques grossiers. Dans tout le pays, on ne trouve que trois distributeurs automatiques de billets qui acceptent les cartes de crédit étrangères ; l'un d'entre eux est stratégiquement situé dans le somptueux hall de l'hôtel Sofitel Oguzkent. Pour faire un test, j'introduisis ma carte et tentai de retirer cinquante dollars. *Connection failed*. Le message d'erreur clignotait sous mes yeux.

Après la tombée de la nuit, la ville se transforma en une orgie de lumière. Le moindre bloc de marbre était soigneusement éclairé, les nombreuses fontaines et les nombreux canaux changeaient sans arrêt de couleur. Aucun recoin n'était laissé dans l'ombre.

« Achgabat est encore plus belle la nuit », fit remarquer Aslan, qui était venu me chercher pour m'emmener dans l'un des restaurants les plus distingués de la capitale. Depuis le dernier étage, on voyait la ville entière. Au début, j'avais

la terrasse pour moi toute seule, mais elle se remplit bientôt de clients tirés à quatre épingles. Les hommes portaient des costumes italiens sur mesure, les femmes des tenues de créateurs aussi ajustées que scintillantes. Il n'y avait ni robes longues, ni nattes, ni foulards en vue. Les serveurs apportaient des boissons, alcoolisées ou non, aussi colorées que les canaux illuminés. La musique déferlait d'une sono puissante. Il était 20 heures, la fête battait son plein.

Au moment d'engloutir la dernière cuillerée de mon dessert, la fête était déjà terminée et les gens se préparaient à repartir. La capitale turkmène ferme à 23 heures, en semaine comme le week-end. Les bars ou les restaurants encore ouverts après cette heure risquent la fermeture immédiate et de lourdes amendes.

De retour à l'hôtel, j'allai dans la salle de bains me préparer pour la nuit. Il y avait un cendrier à côté du lavabo. Une odeur âcre de vieille fumée flottait dans toute la chambre, mais il m'avait été impossible d'en obtenir une non-fumeur. En 1997, le premier président, Türkmenbaşy, dut arrêter de fumer après une opération de chirurgie cardiaque. À la suite de cela, il décréta l'interdiction de fumer dans tous les espaces publics. Voilà pourquoi aujourd'hui, à Achgabat, on ne peut le faire qu'à l'intérieur.

Je me changeai rapidement, subitement mal à l'aise. Mon guide touristique prévient que toutes les chambres attribuées aux touristes sont sur écoute. On y a peut-être installé des caméras aussi ? Je soulevai les deux tableaux floraux, inspectai les tiroirs et examinai le téléphone, la télé et le réfrigérateur, sans rien trouver. Malgré tout, je n'arrivai pas à me défaire de l'idée que quelqu'un m'observait. Je me glissai sous le drap fin et sentis les ressorts du matelas contre mon dos. Tandis que je fermais les yeux, une forêt de blocs de marbre vint en flottant vers moi, tous couverts du sourire enfantin du président et de son impénétrable regard brun.

Le Dictateurstan

*« Un seigneur injuste est comme un paysan qui plante du maïs
et s'attend à récolter du blé. »*

Ruhnama

À l'extrémité du champ, l'or brille. Une poignée de paysans retournent la terre ; leurs vêtements tout simples en coton sont sales. Derrière eux, comme un soleil levant, on distingue l'énorme coupole. On ne voit aucune autre voiture sur cette large route refaite il y a peu. Une grande porte de marbre nous souhaite la bienvenue à Gypjak, la ville natale du Premier président.

Saparmyrat Nyýazow, plus connu sous le nom de Türkmenbaşy, l'homme qui est entré dans l'histoire en tant que l'un des dictateurs les plus étranges que la Terre ait jamais portés, est né le 19 février 1940 à Gypjak, alors un timide petit village non loin d'Achgabat. Son père mourut pendant la Seconde Guerre mondiale, officiellement lors de courageux combats contre les Allemands. Sa mère décéda au cours du grand tremblement de terre qui rasa Achgabat en 1948. À huit ans, Saparmyrat se retrouvait donc orphelin, un sort qu'il partageait avec beaucoup d'autres à cette époque. La victoire contre les nazis avait coûté cher à l'Union soviétique : entre vingt et trente millions de personnes avaient dû la payer de leur vie, des milliers de villes et de villages étaient en ruine. La joie consécutive à la paix fut ternie par le manque de nourriture et les maladies. Les gens tombaient comme des mouches, des centaines de milliers d'enfants grandissaient dans la rue.

Devenu adulte, Saparmyrat exploita pleinement son triste passé. En réalité, il avait eu de la chance. Il n'avait

jamais été contraint de vivre dans la rue puisque les pouvoirs publics s'étaient occupés de lui et l'avaient placé dans un foyer. Il y avait résidé peu de temps seulement avant qu'un de ses oncles le prenne en charge. Enfant, il fréquenta les meilleures écoles d'Achgabat avant de poursuivre des études très prestigieuses à l'Institut polytechnique de Leningrad, où il devint ingénieur électricien. Bien que ses années à Leningrad n'en aient pas particulièrement fait un poids lourd sur le plan académique, peu de Turkmènes pouvaient alors s'enorgueillir d'un tel bagage universitaire, en conséquence de quoi la porte du monde politique était ouverte à l'orphelin Saparmyrat.

Il gravit rapidement les échelons politiques et, en 1985, à la suite d'une affaire de corruption qui coûta leur poste à la plupart des hommes politiques du Turkménistan, Nyýazow parvint d'un coup au sommet en devenant premier secrétaire du parti communiste turkmène. Il se fit remarquer comme l'un des leaders d'Union soviétique les moins ouverts aux réformes et un farouche opposant à la perestroïka de Gorbatchev. Nyýazow souhaitait le maintien d'une union forte, un souhait en apparence ancré également dans les mentalités turkmènes : au référendum de 1991, 99,8 % de la population vota en faveur de la poursuite de l'Union soviétique, si on doit en croire les chiffres.

Dans la république soviétique du Turkménistan, l'une des plus pauvres de l'empire, la vie n'avait jamais été une partie de plaisir, mais la plupart des gens avaient vu leur condition s'améliorer, peu à peu, sous l'administration soviétique. Les enfants étaient scolarisés, les jeunes comme les vieux avaient accès aux services de santé. Des routes, des voies ferrées et des vols intérieurs reliaient le pays au reste de l'Union. Ce tableau étant brossé, il n'est pas difficile de comprendre qu'en août 1991, Nyýazow ait soutenu dans la plus grande discrétion la tentative de coup d'État des conservateurs contre Gorbatchev. Quand cette tentative

échoua, il devint évident pour bon nombre que les jours de l'Union soviétique étaient comptés. Nyýazow fut contraint de changer de stratégie. Environ deux mois après ce coup d'État manqué, le 27 octobre, le Turkménistan se proclama État indépendant et souverain, à l'issue d'un autre référendum. D'après les pouvoirs publics turkmènes, cette fois, 94 % de la population se prononça en faveur d'une rupture avec l'Union soviétique.

Au moment où le Turkménistan était proclamé indépendant, le Soviet suprême d'Achgabat vota pour désigner le président. Nyýazow fut élu avec 98,3 % des voix. Pendant les premiers mois de son mandat présidentiel, il n'effectua que quelques changements sans conséquence. Le parti communiste turkmène prit le nom de parti démocratique du Turkménistan. Les autres partis étaient toujours interdits et le pays demeura donc un État monopartite. La plupart de ceux qui avaient eu des postes importants à la période soviétique obtinrent des postes équivalents dans le Turkménistan indépendant.

Dès le mois de décembre cette année-là, les premiers signes menaçants apparurent. Une nouvelle loi concernant « l'honneur et la dignité du président » entra en vigueur pour déposer tous ceux qui exprimaient des points de vue différents de ceux du président. Dans le même temps, un « programme de stabilité » à long terme fut lancé : dix années de stabilité devaient permettre au Turkménistan d'entrer sans heurts dans le *xxi*^e siècle, alors proclamé comme un avenir utopique nommé *Altyn Asyr*, l'Âge d'or.

Les services de propagande, bien entraînés en matière de culte de personnalité par soixante-dix ans de domination soviétique, se lancèrent dans l'élaboration de l'image de Nyýazow en tant que père rassembleur de la nation. Dès 1992, plusieurs livres chantant ses louanges parurent, édités par la maison d'édition d'État. Tout comme Joseph Vissarionovitch Djougachvili était devenu Staline, l'Homme

d'acier, Saparmyrat Nyýazow devint officiellement en 1993 Türkmenbaşy, le Chef des Turkmènes. Des écoles, des rues, des villages, des mosquées, des usines, des aéroports, des marques de vodka, des parfums et même une ville entière, Krasnovodsk, l'ancienne ville de garnison russe au bord de la mer Caspienne, furent rebaptisés en Türkmenbaşy. Quand une météorite s'abattit dans le désert turkmène, il n'y eut pas le moindre doute sur le nom que devait recevoir ce corps céleste. Un slogan officiel, qui fait d'ailleurs furieusement penser à ceux des nazis, fut adopté dans l'enthousiasme général : « *Un seul peuple, une seule mère patrie, un seul Türkmenbaşy.* »

Les statues de Lénine et Marx disparurent complètement et furent remplacées par des statues en or de Türkmenbaşy, représenté en costume-cravate. Le peu de touristes qui visitaient le pays n'avaient le droit de photographier que ces étranges statues produites à la chaîne, à condition de prendre le monument dans son ensemble – en effet, il n'était autorisé de photographier Türkmenbaşy qu'en entier. En 1993, lorsque le Turkménistan lança sa propre monnaie, le *manat*, un portrait de Türkmenbaşy ornait toutes les coupures. Sur chacune des trois chaînes nationales, un profil doré du président figurait dans le coin supérieur droit de l'écran. Le visage de Türkmenbaşy était partout, même sur les bouteilles de vodka, et il devait en être ainsi indéfiniment, apparemment pour l'éternité : en 1999, il se laissa proclamer président à vie. Deux ans plus tard, il ajouta *beyik*, « le grand », à son titre. L'orphelin de huit ans était devenu le président Saparmyrat Türkmenbaşy le Grand.

En matière de politique étrangère, Türkmenbaşy, qui n'avait en réalité jamais souhaité l'indépendance, se fit un devoir de prendre ses distances vis-à-vis des anciens États soviétiques. Dès 1993, il décida de supprimer l'alphabet cyrillique en usage depuis plus de cinquante ans, pour le remplacer par une version adaptée de l'alphabet latin.

Il fallut du temps pour produire les nouveaux ouvrages scolaires, et pendant de nombreuses années les écoliers turkmènes furent donc privés de manuels. Ni les professeurs ni les fonctionnaires ne reçurent la moindre formation pour l'emploi de ce nouvel alphabet, en conséquence de quoi de nombreux adultes ont aujourd'hui des difficultés à lire et écrire leur propre langue. Le Turkménistan fut de plus l'unique ancienne république soviétique à rendre obligatoires les visas pour les citoyens de Russie et des autres États post-soviétiques. Aujourd'hui, les règles d'entrée sur le territoire turkmène font partie des plus strictes au monde et seuls les citoyens de quelques rares pays comme le Venezuela, la Mongolie, la Turquie et Cuba peuvent venir sans visa.

L'une des prouesses politiques dont Türkmenbaşı fut le plus fier fut de faire reconnaître le Turkménistan comme un pays neutre par les Nations Unies, en 1995. Dès lors, le pays devait être mentionné dans tous les documents comme « Le Turkménistan indépendant, à la neutralité permanente ». Pour commémorer l'événement, Türkmenbaşı fit construire une tour de soixante-quinze mètres de haut dans le centre de la capitale. Au sommet de cette tour, qui reçut le nom d'Arche de la neutralité, il fit installer une statue dorée de lui-même, haute de douze mètres, vêtu d'un costume et d'une espèce de cape de Superman. La statue était éclairée la nuit, et elle pivotait sur elle-même dans la journée de sorte que le visage du président soit constamment tourné vers le soleil. L'Arche de la neutralité était le plus haut bâtiment d'Achgabat et devint un symbole de la ville. En soirée, les gens affluaient pour profiter de la vue offerte par les fenêtres panoramiques au sommet de l'édifice. Pour Türkmenbaşı, le statut de neutralité devait être avant tout pratique sur le plan politique : il avait désormais un prétexte pour refuser ou rester passif dans les négociations et la collaboration avec les anciens États soviétiques, tout en ayant la possibilité de poursuivre ses échanges commerciaux avec des voisins

douteux comme les Gardiens de la révolution ou les talibans en Afghanistan.

Au terme des dix années de stabilité, quand le Turkménistan entra dans son Âge d'or, Türkmenbaşy donnait l'impression de se considérer désormais comme une création divine. Il affirmait être un prophète descendant d'Alexandre le Grand et du prophète Mahomet. Un jour au début du nouveau millénaire, juste après l'avènement de l'Âge d'or, les habitants du pays constatèrent à leur réveil qu'un miracle avait eu lieu : dans le courant de la nuit, le président avait miraculeusement recouvré la toison brune de sa jeunesse. On ne distinguait pas la moindre trace de gris dans son épaisse tignasse. Dans les semaines qui suivirent, il fallut remplacer des milliers de représentations d'un président chenu, depuis les portraits encadrés suspendus aux endroits les plus stratégiques dans chaque salle de classe du pays, jusqu'aux affiches gigantesques collées sur le moindre mur libre dans les villes. L'intérêt que le président portait aux coiffures ne s'en tint pas là : peu de temps après ce miracle, il décréta l'interdiction pour tous les hommes de porter cheveux longs et barbe. Les touristes qui n'étaient pas au fait de cette nouvelle interdiction risquaient de devoir se raser et se faire couper les cheveux à la frontière.

Türkmenbaşy avait aussi une idée précise de ce à quoi les femmes du pays devaient ressembler. Il avait déjà décidé que les écolières et les étudiantes devraient porter des robes tombant jusqu'aux pieds et des chapeaux plats sur la tête, une sorte de réplique – quoique un peu inexacte sur le plan historique – des vêtements traditionnels turkmènes. Il intervenait à présent sur l'apparence des femmes à la télévision et décida que les présentatrices ne pourraient plus être maquillées. Quel intérêt les femmes turkmènes avaient-elles à se servir de maquillage ? Elles étaient bien assez belles au naturel ! Dans le même élan, il interdit l'opéra et le cirque parce que ce n'était pas assez « turkmène ».

« La turkménité » et « la culture turkmène » occupaient de plus en plus le président. Le mois de septembre 2001 vit paraître le chef-d'œuvre pressenti depuis longtemps de Türkmenbaşy, *Ruhnama – Le livre de l'âme*. Les volumes étaient une succession de discours personnels de la main du président, qui commençaient tous par des formules comme « Chers Turkmènes ! » et « Mon peuple turkmène adoré ! ». Des reproductions de pages manuscrites du président illustraient çà et là l'ouvrage, surlignées et complétées, comme pour prouver que le président lui-même était bien l'auteur de ce livre.

Les deux volumes représentaient une tentative de résumé de l'histoire du Turkménistan, ainsi qu'une espèce de manuel d'usages et de culture turkmènes, semé de descriptions poétiques de l'auteur : « *Depuis que j'ai cinq ans, j'ai remercié cent mille fois Dieu de m'avoir permis d'hériter de mes parents l'honneur, la noblesse, la patience, un esprit digne et la persévérance, dans mon corps comme dans mon âme. Mon caractère n'a pas été affaibli par les périodes de succès et d'échecs, il s'en est plutôt trouvé renforcé. C'est une source qui ne tarira jamais pour mon peuple turkmène, ma sainte terre, ma mère patrie, pour l'avenir et le présent, pour les générations futures.* » À en croire Türkmenbaşy, l'objectif de la rédaction de *Ruhnama* était « *de dégager la source moribonde de la fierté nationale en la nettoyant de l'herbe et des pierres, et de lui permettre de couler de nouveau* », et de créer « *le premier ouvrage élémentaire de référence des Turkmènes. Il est l'essence de l'âme turkmène, des coutumes et des traditions, des intentions, des actions et des idéaux turkmènes* ».

Comme il est souvent d'usage chez les dictateurs, Türkmenbaşy se livre dans *Ruhnama* à une étrange réécriture de l'histoire. Il situe les racines du peuple turkmène cinq mille ans en arrière, à Noé en personne. Des sources plus crédibles mentionnent que les tribus turkmènes vivent dans le pays depuis moins de mille ans, qu'elles sont arrivées

en même temps que d'autres tribus turques de Sibérie orientale. Les rivalités tribales et l'influence extérieure sont à peine évoquées dans les deux tomes, et la colonisation russe au XIX^e siècle et les soixante-dix ans sous domination soviétique sont relatés comme « le joug d'un esclave » qui a empêché les Turkmènes d'entrer dans un nouvel Âge d'or – le premier étant censé avoir eu lieu au XI^e siècle quand le mystérieux personnage d'Oguz Khan dirigeait la région, sous les Seldjoukides. En réalité, il n'existait aucune nation turkmène unie quand les Russes arrivèrent au XIX^e siècle, seulement des tribus entretenant des liens distendus et souvent en guerre les unes avec les autres. Des concepts tels que culture turkmène, nationalité, frontières extérieures – même la langue turkmène écrite – sont des créations de l'époque soviétique. Türkmenbaşy, qui a été formé à Leningrad et a progressé vers les sommets du pouvoir sous la présidence de Gorbatchev, était lui-même un élément de l'héritage soviétique qu'il rejetait désormais.

Le lancement de *Ruhnama* relègue les services commerciaux des maisons d'édition norvégiennes au rang de déplorables amateurs. Le jour de sa parution, Türkmenbaşy inaugura un nouveau monument spectaculaire à Achgabat : une édition géante de *Ruhnama* qui s'ouvrait chaque soir à un moment précis, sur fond de musique solennelle. Une voix de basse masculine déclamait alors par le biais d'enceintes quelques versets du chef-d'œuvre, à la suite de quoi la couverture se refermait lentement. Pour s'assurer qu'on lisait *Ruhnama*, Türkmenbaşy inscrivit le livre sur la liste des ouvrages obligatoires dans les maternelles et les universités. Les enfants qui commençaient l'école devaient apprendre à lire grâce à *Ruhnama*, et le livre était la seule et unique référence en matière d'histoire turkmène. De la sorte, les élèves turkmènes apprenaient que c'étaient des Turkmènes qui avaient inventé aussi bien la roue que le robot mécanique.

Toutes les autres matières étaient aussi imprégnées de *Ruhnama* ; même les cours de mathématiques étaient basés sur des études du *Livre de l'âme*. Ce n'était malgré tout pas assez pour le président éternel, qui décida en 2004 que les sciences, humaines et exactes, devaient disparaître des lycées et de l'enseignement supérieur étant donné que ces matières étaient « obscures et déconnectées de la réalité ». Il les remplaça par des sujets plus appropriés tels que « l'indépendance politique sous Saparmyrat Türkmenbaýy le Grand », « l'héritage littéraire de Saparmyrat Türkmenbaýy » et « *Ruhnama*, guide spirituel du peuple turkmène ».

Les élèves et les étudiants n'étaient d'ailleurs pas les seuls dans l'obligation de lire *Ruhnama* : un examen du texte fut ajouté aux éléments obligatoires d'apprentissage de la conduite automobile. Les imams se virent contraints de lire des extraits du livre dans les mosquées – ceux qui refusèrent furent incarcérés. Toutes les entreprises étrangères qui souhaitaient exercer au Turkménistan devaient veiller à ce que *Ruhnama* soit traduit dans leurs langues respectives. Voilà pourquoi cette œuvre a été traduite en plus de quarante langues. En 2005, une fusée russe emporta le premier tome dans l'espace : « *Le livre qui a conquis des millions de cœurs sur Terre part maintenant à la conquête de l'espace* », commenta un journal turkmène.

Malgré sa diffusion très large, et petit à petit universelle, *Ruhnama* ne suffisait pas à assouvir le besoin de reconnaissance de Türkmenbaýy. Il ambitionnait de redessiner tout le pays à son image, langue comprise. En 2002, il décida de modifier les noms des jours de la semaine et des mois. Il prétendait que les anciens noms, empruntés au russe, étaient « non turkmènes ». Il baptisa le premier mois de l'année comme lui-même, Türkmenbaýy. Février devint « baydak », qui signifie drapeau, étant donné que le drapeau était célébré le 19 février, le jour de l'anniversaire de Türkmenbaýy. Avril fut renommé en Gurbansoltan, le nom de la mère de

Türkmenbaşy. Le mot désignant le pain cessa par ailleurs d'être « chorek » pour devenir l'expression un peu plus circonstanciée Gurbansoltan Edzhe, le nom complet de sa mère. Septembre, le mois où *Ruhnama* avait été lancé, fut assez naturellement appelé Ruhnama, tandis que décembre devenait « bitaraplyk », qui signifie neutralité. Les jours de la semaine reçurent des noms plus prosaïques. Lundi fut rebaptisé premier jour, jeudi devint le jour de la justice et dimanche le jour du repos. Toutes les rues d'Achgabat, hormis certaines des artères principales qui purent continuer à porter le nom de Türkmenbaşy, virent leur nom remplacé par un numéro.

Durant les années qui suivirent, le dictateur resserra encore son étreinte. Tous les cafés Internet du pays furent fermés, ce qui rendait en pratique Internet inaccessible au commun des mortels. En 2003, une nouvelle loi fit de tous les sceptiques en matière de politique présidentielle des traîtres à la Patrie, avec un durcissement de la loi de 1991 concernant « l'honneur et la dignité du président ». Après le cirque et l'opéra, ce fut au tour des ballets d'être pros crits dans le pays et puisque le président ne supportait pas l'odeur des chiens, la gent canine fut interdite à Achgabat. Par ailleurs, il était désormais défendu de diffuser des enregistrements musicaux à la télévision et lors des grandes occasions – la musique devait être *live*, sans synchronisation.

Le pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu corrompt de façon absolue, remarqua à son époque l'historien britannique Lord Acton. Peu d'exemples l'illustrent mieux que la vie de Türkmenbaşy. Comment l'orphelin Saparmyrat Nyýazow devint Türkmenbaşy, le dictateur qui interdit le cirque et les chiens, et qui jetait tous ses opposants en prison ? Une explication est à chercher dans le système soviétique, qui était corrompu, autoritaire et riche d'une tradition bien rodée du culte de la personnalité. Türkmenbaşy avait grandi dans ce système ; il ne connaissait rien d'autre. Avec l'effondrement

de l'Union soviétique, plus personne à Moscou n'était là pour le maîtriser. Il pouvait en faire à sa tête. Les autres politiques avaient l'habitude d'obéir au premier secrétaire, ils continuèrent à lui obéir lorsqu'il prit le nom de Türkmenbaşy. Sans avoir le moindre choix : celui qui osait contredire le président se retrouvait rapidement derrière les barreaux. La mégalomanie de Türkmenbaşy enflait d'année en année, ses idées étaient de plus en plus folles, mais il n'était accueilli que par des courbettes et des marques de soumission, où qu'il se tournât. Il ne tolérait pas la résistance, il n'en rencontra aucune. Il détenait le pouvoir absolu.

Bien qu'après son indépendance le Turkménistan ait pu conserver les bénéfices de l'exploitation de gaz et de pétrole, il n'y avait malgré tout pas assez d'argent pour financer tous les projets de marbre à Achgabat et les autres idées pharaoniques de Türkmenbaşy. Après la chute de l'Union soviétique, peu, voire rien, ne fut fait pour l'entretien des institutions scolaires et du système de santé. Le programme de vaccination s'effondra, les centres de soins n'avaient plus ni équipement ni médicaments. Le système de protection sociale que les pouvoirs publics soviétiques avaient bâti de A à Z pourrit sur pied. Pour dissimuler la misère, les médecins se virent interdire de poser des diagnostics tels que SIDA ou tuberculose. Les professeurs, de leur côté, n'avaient pas le droit de mettre de mauvaises notes, et la durée de l'école primaire passa de dix à neuf ans. C'était une tactique que Türkmenbaşy avait apprise à l'époque soviétique et qu'il maîtrisait bien : si la réalité ne correspond pas aux espérances, il n'y a qu'à ravalier un peu les façades et tricher avec les chiffres et hop ! le problème est réglé.

Pour faire des économies, 10 000 enseignants furent remerciés. De toute façon ils ne servaient à rien, estimait Türkmenbaşy. En 2005, on décida que tous les hôpitaux de province devaient fermer. Cent mille professionnels de santé furent licenciés et remplacés par des soldats. Si les gens

avaient besoin de soins, ils n'avaient qu'à se rendre dans les hôpitaux des grandes villes, expliqua Türkmenbaşy. Mais le Turkménistan est un grand pays et ses infrastructures sont mauvaises : dans la pratique, bon nombre de gens se retrouvaient privés d'offre de soins. Le ministre de la Santé d'alors, Gurbanguly Berdimuhamedow, le président actuel, se vit confier la mission de faire appliquer la réforme. Dans le même temps, Türkmenbaşy décida que les médecins nouvellement diplômés n'auraient plus à réciter le serment d'Hippocrate ; à la place, ils lui jureraient fidélité à lui, Türkmenbaşy le Grand. Pour couronner le tout, il décréta que toutes les bibliothèques hors d'Achgabat devaient fermer. Il estimait que les gens avaient assez à lire avec le Coran et *Ruhnama*. À quoi leur serviraient les autres livres ? De toute façon, les campagnards ne savaient pas lire correctement, argumenta Türkmenbaşy, et il décida dans un même élan de retrancher deux années supplémentaires à la durée d'enseignement obligatoire. L'Âge d'or avait commencé.

Les problèmes financiers demeurèrent de toute évidence, puisque juste avant sa mort, Türkmenbaşy effectua une autre grande réforme. Cette fois, ce furent les retraités qui en firent les frais. Il fut décidé que seuls les individus capables de prouver qu'ils avaient travaillé au moins vingt ans et n'avaient pas d'enfants adultes pouvaient toucher une retraite. Il fallait avoir été actif pendant au moins trente-huit ans pour percevoir une pension à taux plein. En conséquence de cette nouvelle législation, plus de 100 000 personnes, presque un tiers des retraités, perdirent leurs droits. Deux cent mille autres virent leur pension réduite d'au moins un cinquième. La loi fut d'ailleurs appliquée rétroactivement : ceux qui ne satisfaisaient pas aux nouveaux critères devaient rembourser le trop-perçu sur les deux dernières années.

L'économie du pays n'était pas la seule à périliter, la santé de Türkmenbaşy l'imitait. En 1997, il subit une importante opération cardiaque en Allemagne. Naturellement,

l'intervention était secrète. Il fallut attendre 2006 pour que Türkmenbaşy choisisse de dire à son peuple qu'il avait été malade et opéré par des médecins allemands. Il pouvait cependant rassurer « son peuple turkmène adoré » en ajoutant que les médecins avaient garanti qu'il était complètement rétabli, oui, il prétendait même que les docteurs allemands lui avaient promis qu'il vivrait au moins jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Quelques mois plus tard, juste avant le 24 décembre 2006, Türkmenbaşy fut victime d'un sérieux infarctus du myocarde, qui l'emporta à l'âge de soixante-six ans. La date officielle du décès est le 21 décembre, mais l'opposition turkmène en exil pense que le président est vraisemblablement mort quelques jours plus tôt. Le régime avait besoin d'un peu de temps pour réfléchir avant de pouvoir annoncer la nouvelle au peuple.

À sa mort, Türkmenbaşy avait dirigé le pays pendant vingt et un ans, dont quinze en tant que chef unique. Pourquoi les Turkmènes avaient-ils accepté sa mauvaise gestion et toutes ses trouvailles excentriques pendant ces longues années ?

La réponse simple est qu'ils n'avaient pas le choix. Le système juridique turkmène est l'un des plus impénétrables au monde, mais les incarcérations arbitraires sont monnaie courante et la torture est considérée comme une technique d'interrogatoire habituelle. La police de sûreté et la garde rapprochée du président comptent de nombreux membres et sont omniprésentes, les habitants ont l'obligation de rapporter la moindre critique des pouvoirs publics, exprimée ou non, exactement comme en Corée du Nord. En conséquence, la plupart des gens refusent purement et simplement de parler de politique. En plus de longues peines d'emprisonnement, les voix critiques prennent le risque d'être internées en hôpital psychiatrique où elles seront droguées, comme pendant la période soviétique. Les sanctions tombent vite, et tous les hauts dirigeants et grands hommes politiques du pays ont un jour ou l'autre passé un certain temps derrière les barreaux.

Une autre réponse, c'est la carotte. Dès 1992, Nyýazow posa un élément clé de son programme de stabilité en décrétant que les produits de première nécessité tels que l'électricité, le gaz, l'essence et le sel seraient gratuits. Le pain devait être largement subventionné, de sorte que tout un chacun puisse en acheter. Personne n'avait besoin de payer d'impôt. Certes, les salaires étaient bas et le taux de chômage frisait les 60 %, mais les gens pouvaient au moins rouler tout leur soûl en voiture – à condition d'en avoir une.

Nous entrons sur un parking désert. Les rayons du soleil dansent au-dessus de la coupole dorée. Les minarets et l'entrée principale sont recouverts d'or, et l'ostensible construction est intégralement entourée de colonnes grecques en marbre. La coupole est plus grande, mais la ressemblance entre ce bâtiment et les palais présidentiels d'Achgabat est frappante. L'esplanade dallée devant la mosquée est toute propre, étincelante. Cette fois encore je suis l'unique visiteur.

« Türkmenbaşy a fait construire cette mosquée en hommage à sa mère, qui a été tuée pendant le tremblement de terre de 1948, m'explique Aslan. C'est la quatrième plus grande mosquée au monde, les ingénieurs français ont passé deux ans, jour pour jour, à la construire. »

De toute évidence, il n'est pas courant que la construction des bâtiments au Turkménistan prenne autant de temps. Jusqu'à une date récente, cette mosquée était la plus grande d'Asie centrale, un record à présent détenu par la nouvelle mosquée d'Astana, la capitale du Kazakhstan. Nos pas résonnent tandis que nous traversons l'étendue déserte. Il y avait naguère une grande statue en or de Türkmenbaşy à cet endroit, mais elle a été retirée après sa mort.

« Ce n'est pas un peu exagéré de construire une aussi grande mosquée dans un aussi petit village ? demandé-je.

– Oh non, la mosquée sert aussi aux villages alentour », me répond Aslan.